

JOURNAL ASIATIQUE.

OCTOBRE-NOVEMBRE 1859.

ÉTUDE

SUR L'ORIGINE ET L'HISTOIRE DES TRIBUS BERBÈRES

DE LA HAUTE KABYLIE,

PAR M. LE BARON HENRI AUCAPITAINE.

Les premières notions que nous avons sur la Numidie nous représentent les indigènes comme nomades et pasteurs. A cette époque les montagnes n'étaient pas habitées; elles servaient de refuge aux tribus que leur nombre ne protégeait pas contre l'oppression du plus fort².

¹ L'auteur, qui est sergent des tirailleurs algériens, et qui est maintenant en garnison à Blida, s'exprime ainsi dans une lettre qu'il a adressée à M. Reinaud, le 27 juillet, en lui envoyant le présent morceau : « Depuis trois ans je me suis occupé dans tous mes instants de loisir, en expédition ou en garnison, de rechercher les renseignements, traditions, etc. pouvant aider à reconstruire le passé des montagnards berbères. Y suis-je arrivé quant à l'ensemble? Je n'ose l'espérer. J'avais compté pouvoir publier un livre sur l'histoire et les mœurs des Zouaoua. Ce livre est fait; je le touche et le retouche; mais j'attends forcément un changement de position. Je prends la liberté de détacher un chapitre de mon livre, et de vous le soumettre; car il répondra, je l'espère du moins, à quelques-unes des questions que vous m'adressez dans votre lettre. »

² Ceci ressort d'une étude attentive des guerres de Massinissa. (Tite-Live, l. XXIX, c. XXXI, XXXII, XXXIII.)

Une tradition répandue dans la Kabylie est d'accord avec l'histoire. Primitivement, disent les Kabyles, tout le pays était couvert d'épaisses forêts; l'Oued Sebaou, dont le lit accidenté et torrentueux occupe la belle vallée des Am'raoua, n'était qu'un filet d'eau facilement enjambé par les laboureurs.

L'arrivée successive de nombreuses fractions berbères, originaires de diverses contrées, déboisa le pays. Les eaux, n'étant plus retenues par les forêts, se précipitèrent vers la vallée en ravinaut le pays.

La belle forêt du Djebel ez-Zan n'est donc plus qu'un vestige de cet état primitif de la région kabyle.

Ce fut sans doute au temps de Massinissa, qui le premier s'attacha à fixer les habitants au sol, à leur faire abandonner les habitudes de la vie errante et à se livrer à l'agriculture, que les montagnes commencèrent à être occupées; mais ce qui dut surtout contribuer à peupler ce pays, ce fut la réduction successive en provinces romaines des diverses parties de la Numidie. Ceux des indigènes déjà habitués à l'agriculture qui ne voulurent renoncer ni à la vie sédentaire, ni à l'indépendance, durent se jeter dans les montagnes, où leurs oppresseurs ne pouvaient les réduire.

Bien des siècles se sont écoulés depuis ce peuplement du massif djurdjurien, et cependant l'état actuel du pays laisse voir, après des révolutions et des guerres incessantes, des traces profondes de ce premier état de choses.

Il nous suffira de rappeler qu'aujourd'hui encore chaque village est divisé en fractions correspondant évidemment aux familles qui l'ont primitivement fondé. Ces groupes sont appelés, dans la haute Kabylie, *Kharouba*, et chez les autres Berbers, *Tharift*, *A'droum*, et leur réunion forme la bourgade.

On retrouve encore aujourd'hui dans beaucoup de villages des souvenirs de l'origine de certaines *kharouba*. A Djêma-t-es-Sah'aridj, des Aïth Fraoucen, une fraction est originaire de Kaïrouân (Tunisie) et une autre de Saguiâ-t-el-A'mra (Sous marocain); le reste des habitants prétend descendre des Français¹. Chez les Fenaïa, le village de Taourir't N'aïth Gana a été fondé par des gens de la famille saharienne du célèbre Ben Gana, chef des oasis du Zâb. Partout, soit dans les k'sours du Sah'ara, soit dans les montagnes abruptes des Kabylies, on retrouve des liens de mœurs et d'origine qui rappelleraient, si l'histoire n'était là, la dispersion de la race berbère, qui se fractionna en deux rameaux, dont

¹ Les Beni Fraoucen prétendent descendre des Français, prétention probablement basée sur l'analogie du nom; pour le critique sérieux, c'est aux tribus fraxinensiennes qu'il faut les faire remonter. La capitale des Beni Fraoucen est Djêma-t-es-Sa'haridj « le vendredi du bassin »; c'est l'ancienne *Syda Municipium*. Ce dernier titre indique que cette ville fut fondée ou rétablie pour contenir des colons d'origine latine ou italienne, dont les descendants, à la suite des révolutions qui ont agité ce pays, ont pris les mœurs et les coutumes berbères, ou conservé le souvenir de leur origine romaine. On sait, d'ailleurs, que, pour les populations un peu éloignées des grandes villes, les mots *chrétiens*, *anciens*, *Romains*, *Français*, ont la même signification.

l'un habite le Tell, et l'autre les steppes immenses du désert.

Les premiers récits que nous connaissons de la Kabylie sont des annales de révolte et de guerre. C'est à Auzia (Aumale) que la défaite et la mort de Tacfarinas mirent fin à la guerre sans trêve que ce hardi rebelle faisait depuis dix ans à l'empire.

Il nous reste peu d'éléments de la politique de Rome avec les pays kabyles; nous savons seulement que, n'ayant pu entamer le massif djurdjurien, elle le surveillait par des marches militaires, commandées par des *præpositi*. L'histoire nous a conservé les noms de ces établissements : c'étaient les limites *Tabusubtanus*, *Auziensis*, *Bidensis*, *Taugensis*, dont les capitales occupaient les points actuels de Tiklat, Aumale, Djema-t-es-Sah'aridj et Taourga. Nous retrouverons plus tard les Turcs exerçant presque aux mêmes points, mais dans un cercle plus restreint, une politique analogue, et nous leur avons directement succédé¹.

Des échelles importantes, fondées ou rétablies à *Rusuccurum* (Dellys), *Iomnion* (cap Tedelles), *Ruzurbeser* (Zeffoun) et *Saldæ* (Bougie), protégeaient les navires qui parcouraient la côte contre les déprédations des pillards. Les Romains n'avaient pas oublié non plus le grand moyen de domination qui leur avait assuré l'empire du monde; ils établirent à Auzia et à Syda des colonies, dont les habitants,

¹ Voyez notre *Étude sur les confins militaires de la grande Kabylie*, 1^{er} vol. in-12, p. 8 et suiv.

d'origine latine ou italienne, et comme tels jouissant de diverses immunités, avaient tout intérêt à soutenir les intérêts du peuple roi. Dans certains pays ils avaient élevé, pour les chefs franchement ralliés à leur cause, des maisons de commandement (*castella*). L'étude des monuments nous apprend qu'il en existait à *Tuleum* et peut-être à *Tubusubtus*.

Néanmoins tous ces moyens furent impuissants, lors de la décadence de l'empire romain, pour contenir les Kabyles. Il fallut que chaque jour les généraux et même les empereurs vissent châtier, avec de puissantes armées, ces rébellions sans cesse renaissantes. En 297, Maximien transporta une partie de ces peuplades; mais ces succès n'empêchèrent pas, à ce qu'il semble, que la vallée trop dangereuse du Sebaou ne fût abandonnée par les colons latins. Auzia paraît avoir été détruit à cette époque, et le chef-lieu de la marche militaire de ce nom fut transporté au *Castellum Auziense* (Aïoun Bessem). Sous les successeurs de Dioclétien, occupés à refouler la grande invasion des Barbares germaniques, les Romains cessèrent de confier le gouvernement des provinces africaines à des préfets et à des comtes latins; cédant à la nécessité, ils les laissèrent à de grands chefs indigènes, qui furent moins leurs sujets que leurs vassaux. Ces chefs séparèrent bientôt leur cause de celle de Rome. Firmus, l'un d'eux, se révolta. C'est cette insurrection qui amena, pour la dernière fois, les Romains dans la Kabylie. Théodose parcourut l'Oued Sahel, le Sebaou, et infligea

en dernier lieu aux *Isaflenses* et aux *Jabalences* (les Iflicen et les Igaouaouen d'aujourd'hui) de si sanglantes défaites, qu'ils abandonnèrent la cause nationale et se soumirent aux Romains. Gildon, frère et successeur de Firmus, se révolta de nouveau. Ce soulèvement fut également comprimé; mais déjà les Romains en étaient réduits à profiter des divisions de famille, et durent, pour assurer leurs succès, opposer à Gildon son frère Masezele, qui lui succéda dans son commandement. Rome n'avait plus sur les chefs de tribu que cette vague suzeraineté, quand survinrent les Vandales.

Le génie de Genséric maintint les chefs indigènes dans ce genre de soumission. Ce prince «..... sut tourner à son profit l'ardeur de cette nation avide et remuante; il l'associa à toutes ses entreprises, il plaça les Maures dans les rangs de ses soldats, sur ses vaisseaux et dans ses garnisons¹...» Ses faibles successeurs ne surent pas maintenir ces bonnes relations, et les indigènes recommencèrent leurs courses.

Les habitants du Djurdjura n'eurent pas même à combattre pour défendre leur indépendance; l'action des armées vandales ne s'étendait pas jusque-là.

Les gouverneurs byzantins de Carthage ne portèrent guère non plus leurs armes jusqu'à ces montagnes éloignées. Quelque Salomon, si l'on en croit un souvenir conservé par Ibn-Khaldoun, ait poussé

¹ *Domination des Vandales en Afrique*. Yauoski, collection Didot, p. 28.

l'une de ses expéditions jusqu'à la Mina, on peut affirmer que la Kabylie resta tout à fait libre pendant cette période.

Nous ne connaissons rien des mœurs de ces montagnes pendant les temps anté-islamiques. Quant à leur religion, le système des Romains de rattacher à la mythologie olympienne les dieux des peuples vaincus rend presque impossible de déterminer les divinités mauritaniennes. Nous savons cependant qu'il existait des dieux topiques. Sous la période byzantine, les habitants de l'oasis d'Ammon adoraient le dieu Gourzille, qui semble une réminiscence du dieu bœuf Apis, et dont les archéologues¹ ont cru retrouver le culte dans la Numidie occidentale. Il existait à Tlemcen un dieu Ulisva, et à Cherchell on voit encore un autel dressé aux dieux maures par un procureur romain.

Aux temps où le christianisme devint la religion officielle de l'empire, Rome était hors d'état d'imposer cette religion aux habitants du Djurdjura; mais déjà peut-être l'avaient-ils adoptée, quand les Césars la persécutaient, par haine des oppresseurs et par esprit d'indépendance.

Quoi qu'il en soit, à peine Constantin avait-il fait du christianisme la loi religieuse de l'empire, que les indigènes embrassèrent avec ferveur le schisme célèbre des Donatistes. Comme ce schisme ne dérivait pas d'une question de dogme, mais de dissensions

¹ Le Musée d'Alger possède une grossière idole qu'on attribue à ce dieu. (Berbrugger, *Revue africaine*, t. II, p. 371.)

personnelles, il est impossible de voir, dans l'ardeur avec laquelle les Berbers embrassèrent cette querelle, autre chose qu'une protestation en faveur de leur liberté nationale.

Quand survinrent les Vandales ariens, la même cause qui avait jeté les indigènes dans le donatisme les rejeta dans le catholicisme, et plus tard, lorsque Bélisaire eut rétabli par la conquête du royaume vandale le catholicisme comme religion d'État, c'est sans doute elle encore qui les poussa à adopter, soit le judaïsme¹, soit l'islamisme, apporté par de nouveaux ennemis de Byzance. La tradition, qui chez les Kabyles tient lieu d'annales historiques, raconte que, dans le massif djurdjurien, les Aïth Set'ka embrassèrent les premiers l'islamisme, et que les Aïth I'raten furent les derniers à adopter la foi nouvelle.

Nous verrons plus loin cette même cause enflammer ces peuples pour le kharedjisme, quand il s'agira de renverser en son nom les émirs orthodoxes de Kairouân.

Si les montagnards du Djurjura ne sont pas restés aussi complètement indépendants qu'on le pense des diverses dynasties musulmanes du Mogr'eb, il est certain que leur liberté ne fut jamais troublée que par des invasions éphémères, qui n'altérèrent chez ces peuples ni leurs lois, ni leurs mœurs. Dans les rares occasions où leurs montagnes furent envahies, où l'impôt fut payé par eux, jamais ni les

¹ Les Aïth bou Youcef ont, dit la tradition, toujours été juifs.

vainqueurs, ni les vaincus ne crurent à la perpétuité de ces actes de domination.

Cantonnés dans leurs villages fortifiés, les Igaouaouen¹, nom générique alors des peuplades berbères aujourd'hui nommées *Kabyles*², assistaient, sans y prendre part, aux guerres qui s'élevaient entre les diverses dynasties africaines. Celles-ci, d'ailleurs, ne semblent pas avoir essayé d'imposer à ces peuplades une domination durable. Satisfaites, faute de mieux, d'une soumission nominale, elles avaient soin de ménager l'orgueil des Kabyles, de peur d'attirer sur les régions environnantes les déprédations de ces irritables montagnards.

Aussi l'histoire nous montre-t-elle peu d'entreprises faites dans des buts d'avenir par les princes voisins. En 460, l'Hammadite En-Nacer fonda la ville de Bougie³, pour s'y mettre à l'abri des Arabes qui infestaient les environs de la Kala, sa capitale. Quelques années plus tard, son fils El-Mançour, inquiet du voisinage trop proche des Gaouaoua et autres peuples ketamiens, les refoula à plusieurs lieues de distance dans toutes les directions, et établit, sur le territoire des Beni Ouriagal, une de leurs fractions,

¹ Les Zouaoua, Gaouaoua des Arabes, aujourd'hui les Kabyles du massif du Djurdjura.

² Le mot *kabyle* n'apparaît dans l'histoire qu'au xvi^e siècle, dans les ouvrages de Marinol, Jean Léon, etc. Vient-il de *Kabel*.... « il a accepté le Coran, imposé par les Arabes, » ou du mot *Kabyla*, association de tribu? C'est ce que nous ne pouvons décider.

³ Bougie, Bedjaïa des Arabes. La Begaït des Kabyles fut ainsi nommée des Aïth Begaïa, tribu sanh'adjienne, sur le territoire de laquelle elle fut élevée.

la tribu sanh'adjienne de Talcata, dont il tirait son origine. Cette tribu, dont le camp principal était à Tiklat¹, sur l'Oued Sah'el, près de Bougie, joua un grand rôle dans les diverses révolutions dont cette ville fut le théâtre.

Elle forma longtemps la milice de ces sultans, et elle existe encore sous le nom de *Sanh'adja*, près des lieux qu'elle habitait jadis.

Un établissement du même genre fut tenté dans l'ouest par le khalife hafside El-Mostancer. Ce prince fit venir du désert les Arabes Beni Yezid, et les cantonna à l'ouest, dans la riche plaine du H'amza, au même titre que le furent plus tard les Mar'zen des Turcs. Cette tribu devait prêter ses services à l'État, quand il s'agissait de faire rentrer l'impôt des tribus zouaviennes et sanh'adjiennes d'alentour.....

« Chaque fois que le gouvernement de Bougie se trouvait trop faible pour entreprendre le recouvrement des impôts dans ce pays, les Beni Yezid se chargeaient de cette opération et s'en acquittaient très-bien. Cette conduite leur mérita de nouvelles marques d'honneur et la concession d'une grande partie du territoire où ils se trouvaient²..... »

Plus tard, deux princes zyanites élevèrent à Te-guert', à Zeffoun, puis à Tiklat, enfin à Yakouta, en pleine Kabylie, sur la route d'Alger à Bougie,

¹ Tik'lat, forme berbère de *kala* « château », au coude de l'Oued Summan, l'ancien *Tubusubtas*, point couvert de ruines importantes et dont l'étude est d'un haut intérêt.

² Ibn-Khaldoun, *Histoire des dynasties berbères*, traduction du baron de Slane, t. I, p. 88.

plusieurs places fortes et camps retranchés ; mais ces postes, bien qu'ils aient dû peser sur l'indépendance des tribus, étaient principalement destinés à bloquer Bougie, et furent d'ailleurs ruinés, après vingt-deux années d'existence, par une armée h'afside. L'effet le plus remarquable de cette tentative et de quelques expéditions antérieures fut l'ouverture des routes du Sebaou et de l'Oued Sah'el.

Pendant les vingt-deux années de cette guerre, ces deux vallées furent parcourues par des escortes, des convois de ravitaillement, des colonnes de secours. Ces routes ne se fermèrent que dans les premiers temps des Turcs.

Plus tard un sultan de Bougie plaça près des Sanh'adja une fraction des Mar'aoua, chassés par la guerre des bords du Chelif; mais cet établissement ne dura pas. La mort de son chef dispersa cette colonie, et quelques-uns de ces émigrés, restés à Bougie comme milice du sultan, finirent par s'éteindre sans postérité.

En somme, les Kabyles se conservèrent indépendants jusqu'à l'arrivée des Turcs; cependant, s'ils s'obstinaient à refuser le tribut, d'autre part ils commettaient peu d'agressions.

« Depuis la fondation de Bougie, dit Ibn-Khaldoun, les Zouaoua sont toujours restés dans l'obéissance, excepté quand on leur réclame le paiement de l'impôt; alors seulement ils se laissent aller à la révolte, étant bien assurés que dans leurs montagnes ils n'ont rien à craindre. »

«..... Du haut de leurs cimes, dit ailleurs cet historien, en parlant des Beni Raten et des Beni Fraoucen, ces tribus défient les forces du sultan, et ne lui payent l'impôt qu'autant que cela leur convient, bien que cependant ils en reconnaissent l'autorité, et que leur nom soit même inscrit sur les registres de l'administration de Bougie comme soumises au *kharadj* (capitation)..... »
 Pauvres et belliqueux, les Zouaoua d'alors, comme les Igaouaouen d'aujourd'hui, gens pratiques avant tout, rendaient volontairement toutes sortes d'hommages au souverain, pourvu que ces hommages n'allassent pas jusqu'à payer tribut.

Nous n'avons trouvé qu'un exemple d'émigration chez les peuples du Djurdjura. Quand l'immense empire almohade s'écroula sous son propre poids, les M'likêuch¹, tribu sanh'adjienne, originaire des rives de l'Oued Sah'el, s'emparèrent de la Mitidja, la disputèrent avec des chances diverses aux Arabes Thalebiens, imposèrent quelquefois leurs chefs à la bourgade d'Alger, et ne furent rejetés dans leurs anciennes limites que quelques siècles après, au moment de l'arrivée des Turcs.

¹ Il ressort de notre lecture attentive d'Ibn-Khaldoun, que tous les Kabyles du Djurdjura ne sont pas d'origine ketamienne; ceux du versant nord appartiennent à cette race; ceux du sud, à la souche sanh'adjienne. Ainsi les Igaouaouen sont Ketamiens, issus de Mâdr'is, tandis que leurs frères du sud, les Touâregs, sont, comme les M'likêuch, de la postérité de Bernis, fils de Ber. C'est ce qui résulte de divers passages de l'historien berber, qui donne aux uns le nom patronymique de *Zouaoua*, et paraît comprendre sous celui de *M'li*

Ce ne fut pas la première invasion arabe qui imposa aux tribus zouaviennes les doctrines islamiques ; cette invasion passa au sud de la Kabylie sans l'entamer. Les expéditions d'O'kba ben Nafih' et de Mouça ben Noceïr se firent par les steppes du petit désert, comme l'exigeait la nature des armées arabes, toutes composées de cavaliers. Les premières garnisons qu'établirent plus tard les envahisseurs, pour garder leurs conquêtes, s'échelonnaient principalement vers la zone saharienne, à Bisk'ra, M'sila, à Teher't et Tremcen. Sétif fut le seul poste arabe qui se rapprocha du Djurdjura. Si donc les Kabyles embrassèrent la religion musulmane, ce fut, comme nous l'avons dit, par haine du christianisme, que professaient leurs anciens dominateurs. D'ailleurs, à une époque où les dogmes catholiques étaient loin d'être généralement admis, les doctrines de Mahomet pouvaient bien paraître à ces peuples grossiers une simple hérésie chrétienne. Les Kabyles, d'ailleurs, ne furent jamais de fervents musulmans¹, et, s'ils prirent parfois les armes pour des questions religieuses, c'est que sous ces questions se cachaient des raisons d'indépendance.

C'est ainsi que les Gaouaoua prirent part à la ré-

kéuch les tribus du sud. De là, sans doute, l'antagonisme qui divisa ces populations jusqu'à nos jours.

¹ C'est à peine si les Kabyles connaissent les formules élémentaires et usuelles du Coran. Les marabouts seuls, et encore sont-ils, comme nous l'avons dit ailleurs, étrangers à la société berbère, possèdent quelques bribes d'instruction religieuse. Le travail et l'indépendance sont la seule religion de ces montagnards.

volte du kharedjite Abou Yezid, et se ruèrent, avec les autres peuples ketamiens, à la conquête de Kaïrouân. Cette tentative fut étouffée dans le sang par Youssef el-Mançour. Néanmoins, peu découragées par cet échec, ces mêmes populations embrassèrent plus tard le parti du chiite Obeïd Allah', chassèrent en son nom les émirs arabes de la famille d'Arlab', et, plus tard, aidèrent les Fatemites, ses successeurs, à la conquête de l'Égypte. C'est ainsi que, sous des formes religieuses, l'esprit d'indépendance berbère protestait contre l'invasion arabe.

Nous avons en vain cherché dans l'histoire des traces du système démocratique qui forme aujourd'hui la base des constitutions kabyles. Ibn Khaldoun, qui nous fait connaître avec tant de détails les annales des *djemâa* (conseils) des K'sours sahariens et des villes du Tell, se tait complètement sur la Kabylie. On pourrait même croire, d'après ses récits, que les tribus zouaoua étaient encore, à son époque, soumises aux formes monarchiques. Il est fort douteux, cependant, malgré son silence, que l'esprit démocratique, inhérent aux mœurs des montagnards, n'ait pas souvent influé sur la conduite des chefs de tribus, de même que nous avons vu, à une époque toute récente, l'opinion publique de ces tribus kabyles modifier profondément la politique des grands commandements.